



Le Théâtre

Les géants de la montagne

(Pirandello minéral)

Y ALLER en parfait dilettante, sans rien connaître de cette pièce, à part le fait que c'est la dernière écrite par le grand Pirandello, qu'il a voulu tout y mettre de son art, qu'il pensait avoir atteint avec elle des sommets, mais qu'elle est restée inachevée à sa mort, en 1936. Accepter de se laisser

embarquer dans cette étrange féerie, où l'on voit une troupe de théâtre itinérant hagarde, à bout, sans contrat ni public, débarquer dans un village perdu des montagnes, être accueillie par Cotrone, énigmatique personnage qui tient du mage et du charlatan, Cotrone et sa bande de poissards habillés comme des guignols, des lutins ou des carnavaliers...

Se laisser happer par des images, comme celle, onirique et puissante, de ces immenses pantins aux gestes mécaniques qui apparaissent aux comédiens comme en rêve. Goûter le jeu de Claude Duparfait, parfait en Cotrone, et celui de Dominique Raymond, qui a toujours l'air d'en faire trop mais bien, trop bien en comtesse-actrice hantée par un poète qui s'est suicidé par amour pour elle après lui avoir écrit une pièce intitulée « La fable de l'enfant échangé ». Se réjouir de voir pas moins de

14 comédiens investir cette vaste scène où seule trône une curieuse arche de verre et de métal figurant la villa de Cotrone. Ne pas rechigner à se perdre dans cette pièce énigmatique et bavarde, à s'y ennuoyer parfois, accepter de ne pas être ému, en sortant intrigué, insatisfait, turlupiné.

Et se mettre au travail. Lire « La fable de l'enfant échangé » (1), car cette pièce évoquée dans la pièce existe réellement, c'est Pirandello lui-même qui l'a écrite, mais, dès sa création, en 1934, Mussolini l'avait fait interdire. Naviguer entre les nombreux avis divergents sur ces « Géants », de Giorgio Strehler, disant qu'il s'agit peut-être de « l'unique grande pièce sur le théâtre, une pièce qui révèle la problématique du théâtre sous ses différentes formes et résume en elle-même la vie même du théâtre », à Gérard Genot, qui, bien que la trouvant « ni lisible ni jouable », apprécie son « cli-

mat surréel » et le fait qu'elle nous fait éprouver le « *tremblement des images subconscientes affleurant à la surface du langage* ».

S'arrêter sur la lecture politique qu'en fait le metteur en scène Stéphane Braunschweig, laquelle a motivé son désir de la retraduire et de la monter aujourd'hui : pour lui, Pirandello se demande ici si l'art a encore sa place dans la « *brutalité du monde moderne* », où dominent les Géants du marché et du divertissement. Faut-il continuer de leur résister, ou céder à la tentation du repli dans l'imaginaire ? Gamberger sur tout ça. Se dire que, Pirandello, c'est du boulot...

Jean-Luc Porquet

● A la Colline, à Paris.

(1) Traduite et publiée par Stéphane Braunschweig dans un recueil qui comprend aussi « Les géants de la montagne », Les Solitaires intempestifs, 220 p., 13 €.